

LÀ OÙ ELLE REGARDE

– Maman ?

Elle ne répond pas tout de suite. Je m’y attendais. Sur cette colline, elle semble absente. Le vent fait frissonner les hautes herbes qui nous entourent. Elle tremble légèrement. Je suis le regard de ma mère encore une fois. Je sais parfaitement ce qui se trouve sur l’horizon, là-bas : rien. Chaque lundi, elle m’emmène sur cette colline et fixe quelque chose d’invisible. Moi, j’attends. Qu’elle ait fini, qu’elle me prenne par la main et me ramène à la maison. En vérité, j’attends que quelque chose se passe. J’espère encore que ma mère n’est pas folle, qu’elle a une raison valable de venir ici. Je ne sais pas ce qu’elle attend, elle. Alors j’imagine. J’imagine un preux chevalier, un roi, un dragon. Et j’imagine mon père.

Sur cette colline, tous les lundis, il n’y a pas grand-chose à faire. Les premières fois, je m’émerveillais devant le paysage, mais maintenant, je le connais par cœur. Alors je reste sans parler, sans bouger, tandis que mon imagination, elle, dévale la colline, tourbillonne dans tous les sens, enjambe l’horizon et hurle à pleins poumons “Papa !”.

Je l’imagine grand. Très grand. Avec des boucles brunes, des yeux bleus comme le ciel, et un énorme sourire. Je ne sais rien de lui, et je sais qu’il ne vaut mieux pas aborder le sujet avec ma mère.

– Oui ?

Ah. Ma mère semble être sortie de son rêve éveillé. Cela signifie que nous rentrerons bientôt.

– On rentre, maintenant ?

– Tu as raison, mon chéri. Rentrons.

Elle attrape ma main, fixe longuement l’horizon une dernière fois, puis nous redescendons de la colline.

Je serre ses doigts dans les miens. J’ai toujours été un enfant curieux, je veux savoir, je veux savoir ce que signifient ces visites sur la colline, je veux savoir pourquoi elle emporte toujours avec elle son ombrelle verte, je veux savoir qui est mon père. Mais chaque fois que, sur cette colline, j’aperçois le regard de ma mère, je décide de me taire et j’enfouis toutes mes questions au plus profond de moi-même.

Arrivés en bas, ma mère semble revenir à la réalité. Si, pendant la descente, nous n’avons ni l’un ni l’autre prononcé un seul mot, lorsque nous arrivons en bas, ma mère retrouve son enthousiasme presque enfantin et entame la discussion.

– Grand-mère vient nous rendre visite, demain...

– Vraiment ?

– Oui, elle voulait te faire la surprise, mais je sais que tu n’aimes pas trop ça...

Elle a raison. Je préfère savoir. J’ai assez de questions sans réponses dans ma tête...

– Si tu veux, on pourrait lui montrer le champ de fleurs !

– Bonne idée ! Et puis on pourrait l’emmener sur la colline, la vue est vraiment magnifique !

Ma mère s’arrête brusquement. Elle ouvre la bouche, la referme. Sa main se resserre autour de la mienne. Cette réaction, je ne la connais pas. Je n’avais jamais eu le courage de prononcer de tels mots devant elle. Pourtant, aujourd’hui, ils sont sortis tout seuls. J’ai peur de ce qui va se passer. Peut-être va-t-elle se mettre à pleurer, à hurler, à se fâcher ?

Mais ma mère se tait. Pendant de longues minutes, nous restons ainsi, toujours main dans la main, au milieu du chemin, en silence. Puis :

– On verra.

Nous repartons. Je marche docilement à ses côtés, la tête basse, mais, à l’intérieur, j’explose. “On verra” ? C’est tout ? N’a-t-elle donc rien d’autre à me dire ? Je sais que la conversation n’ira pas plus loin. Ça me rend fou. Mais, après tant d’années auprès de ma mère, j’ai appris. Alors je me tais.

Lorsque nous franchissons le seuil de la maison, je sens la fatigue de ma mère et monte me réfugier dans ma chambre. Je me laisse tomber sur mon lit, impuissant. Quand j’étais petit, j’imaginais encore qu’un jour, ma mère me regarderait droit dans les yeux et me dévoilerait l’identité de mon père. Mais après ce qui vient de se passer, j’ai compris. Elle est emprisonnée dans le silence.

Quand elle m’appelle à table, je n’ai pas la force de descendre. Je marmonne que je n’ai pas faim, m’enfouis sous la couverture et m’endors, tout habillé.

Le lendemain matin, j’arrive à la cuisine en me frottant les yeux. Je n’ai pas beaucoup dormi. Quand j’aperçois ma grand-mère assise aux côtés de ma mère, mes lèvres s’étirent en un large sourire et je cours presque pour aller l’enlacer.

– Grand-mère !

Je joue la surprise pour lui faire plaisir. Elle me regarde tendrement et me rend mon étreinte. Ma mère affiche elle aussi un sourire, mais ses cernes ne trompent pas : elle n’a pas dormi de la nuit. Je me sens coupable, je n’aurais pas dû parler de la colline. Ma grand-mère, apercevant mes yeux baissés, change de sujet :

– Ta mère m’a parlé d’un magnifique champ de fleurs... tu veux me faire visiter ?

Je relève la tête et acquiesce avec un sourire. Ce champ, je l’adore. Il est immense, et il y a de toutes les couleurs. On se croirait au beau milieu d’un arc-en-ciel.

– On y va ?

Une nouvelle fois, ma grand-mère me tire de mes pensées. J'ai hâte de lui montrer les fleurs, et, sans prendre la peine de me changer, j'enfile une écharpe et me précipite dans le jardin. L'air frais du matin me pique les joues, et l'herbe encore humide colle à mes chaussures, mais je sautille presque, tandis que ma grand-mère avance lentement en riant.

Quand nous arrivons, elle cueille un coquelicot et me l'offre. Je l'accepte délicatement et lui tend à mon tour une fleur.

Nous marchons côte à côte dans le champ, quand, soudain, je lâche :

– Tu as connu mon père, toi ?

Elle me regarde avec étonnement. Elle s'arrête, prend ma main, puis répond :

– Oui.

– Il était comment ? Est-ce qu'il était grand ? Et brun aux yeux bleus, comme moi ?

– Eh bien... il n'était pas grand. Plus petit que ta mère, d'ailleurs, et ça la faisait toujours rire lorsqu'il se mettait sur la pointe des pieds pour gagner quelques centimètres.

J'ai l'impression de rêver. En une phrase, j'en ai plus appris sur mon père qu'en huit ans. Ma grand-mère continue :

– Tes boucles brunes, tu les tiens de lui. Tes yeux, par contre, viennent de ta mère : lui avait les yeux noisette.

Je garde le silence, en attendant la suite.

– Il riait fort. Et il aimait ta mère plus que tout. Un jour, il...

Je n'y tiens plus :

– Pourquoi est-il parti ? Il ne voulait pas de moi ?

Ma grand-mère se tourne vers moi, le regard triste.

– Oh, mon chéri... ton père t'aimait plus que tout bien avant de te connaître. Je ne l'avais jamais vu aussi heureux que lorsqu'il a appris qu'il allait devenir papa.

– Alors quoi ?

Elle me prend par l'épaule et me serre contre elle.

– Ton père n'est pas parti de lui-même, mon cœur. Il a eu un accident, un mois avant ta naissance.

Des larmes coulent sur mes joues, mais pas pour ce père que je n'ai pas connu. Je me dégage de l'étreinte de ma grand-mère, et pars en courant. Je l'entends m'appeler au loin, mais je ne m'arrête pas. Je cours jusqu'à la porte de la maison. J'entre, essoufflé. Ma mère n'a pas bougé, elle est assise à la table de la cuisine. Elle m'aperçoit, et comprend aussitôt que je suis au courant. Elle se lève, s'apprête à dire quelque chose, mais je m'élance vers elle et l'enlace. Longuement.

– Je t’aime, maman.